

différend sino-soviétique

dehors », uniquement par un raisonnement déductif : la fatalité de la guerre, donc la volonté de la guerre, donc la guerre-conquête, donc le socialisme introduit du dehors, et de ne pas voir que la conception qu'ils défendent, ensemble avec Khrouchtchev, sur l'U.R.S.S., la plus grande force du socialisme, est vraiment une conception du socialisme qui proviendrait en premier lieu de la pression extérieure, celle de l'économie soviétique. Quant à nous, nous ne pensons pas du tout que le socialisme puisse être valablement introduit du dehors, que ce soit par la force militaire ou par les progrès économiques de l'URSS; nous comptons avant tout sur les forces mêmes des masses travailleuses dans chaque pays, sans, bien entendu, renoncer à l'aide extérieure, militaire ou économique, à laquelle toute révolution selon nous a légitimement droit (3).

LES CHINOIS SONT-ILS A LA FOIS DANS LA LIGNE DE STALINE ET DANS CELLE DE TROTSKY ?

Kardelj, d'une part, écrit :

« Je n'entends pas affirmer que les dirigeants chinois sont des épigones de Trotsky, mais il existe des similitudes impressionnantes entre les deux idéologies, nées dans des conditions historiques semblables. Lorsque, après octobre 1917, la révolution ne put s'étendre à l'Europe, il était clair qu'il fallait accepter, pour le premier pays socialiste, un long isolement dans un océan ennemi. Pour Trotsky, cela représentait une impasse, la défaite de la révolution mondiale ; pour Lénine, c'était le signal avertissant qu'il fallait changer de politique. »

D'autre part, il s'exprime ainsi :

« Même Staline qui, pour des raisons de politique intérieure, avait exprimé des idées contradictoires et sur certains points proches de celles des Chinois, n'est jamais tombé comme eux dans l'aventurisme. »

Les Chinois seraient à la fois des stalinien et des trotskystes. C'est un peu trop !

(3) Dans l'étude de Kardelj, il y a quelques affirmations disons un peu grosses. Par exemple, quand il écrit : « La politique chinoise a été un soutien objectif pour Syngman Rhee », il oublie le triste vote de la délégation yougoslave à l'O. N. U. sur la guerre de Corée. Et quand il dit : « Une guerre contre un pays capitaliste peut, dans des conditions données, et contre la volonté des pays socialistes, être une guerre contre la classe ouvrière du pays capitaliste », on se demande quelle aberration de pensée peut entraîner ce raisonnement — qui suppose un lien d'intérêts entre la bourgeoisie et la classe ouvrière d'un même pays.

Laissons pour le moment les « similitudes impressionnantes » entre Chinois et trotskystes. Rectifions pour commencer non pas une conception erronée de Kardelj, mais son ignorance de l'histoire en ce qui concerne les points de vue de Lénine et de Trotsky : il n'y a jamais eu entre eux, après 1917, une discussion dans les termes exposés par lui. Tout d'abord parce qu'on pouvait et devait à la fois penser que la révolution mondiale avait subi une défaite et qu'il fallait changer de politique ; ensuite, parce que lorsque se posa dans l'Internationale communiste la question de la défaite de la révolution européenne, ce fut après la défaite d'octobre 1923 en Allemagne et Lénine, à l'agonie, ne participait plus depuis des mois à la vie politique et à la direction du parti. Enfin, c'est Trotsky qui, le premier, indiqua après octobre 1923 la fin de la période révolutionnaire d'après la première guerre mondiale et la nécessité d'un vaste tournant politique, contre la direction Zinoviev-Staline pour qui le flux révolutionnaire se poursuivait. (Voir le 5^e Congrès de l'Internationale communiste.)

Un point des plus erronés dans la pensée de Kardelj, c'est que les Chinois ont des positions stalinien, qu'ils pousseraient même à l'outrance. Cette erreur, malheureusement, bien d'autres que Kardelj la partagent ; on peut même lire dans la presse, sans que cela soit étayé en quoi que ce soit, que les Chinois soutiennent les tendances stalinien, pro-ment dites en U.R.S.S.

Pour le passé, Kardelj mieux que quiconque sait que les Chinois ont passé outre aux directives de Staline, quand ils ont pris le pouvoir : ce sont les Yougoslaves eux-mêmes qui ont fait des révélations à ce sujet.

Mais, surtout, en ce qui concerne la « coexistence pacifique », c'est-à-dire la politique qui a pour point de départ que la guerre peut être évitée par une forte pression des « forces de paix », il n'y a aucune différence essentielle entre la pensée de Staline et celle de Khrouchtchev. C'est Staline qui a commencé, dans les années 1930, à remplacer la lutte révolutionnaire par des congrès pour la paix ; c'est Staline qui, après la guerre, a été à l'origine de la politique du Mouvement de la Paix ; c'est même lui qui, dans sa dernière intervention, affirmait qu'il y aurait plutôt une guerre entre impérialistes qu'une guerre mondiale du capitalisme contre les Etats ouvriers. Khrouchtchev a poursuivi la politique de Staline sur ce point, à la recherche com-

me Staline d'un accord général, mondial, avec l'impérialisme.

De Staline à Khrouchtchev, il y a ce pendant effectivement une différence, elle ne réside pas dans la ligne directrice de leur pensée en matière de politique internationale, mais dans les considérables changements de la situation objective, du rapport des forces en premier lieu. Staline cherchait la « coexistence pacifique » dans un rapport international des forces qui, jusqu'à 1949, lors que triompha la Révolution chinoise, lui était défavorable ; Khrouchtchev poursuit cette même politique avec un rapport de forces qui lui est favorable. Aussi, tandis qu'il fut relativement facile pour Staline de vendre des révolutions ou des mouvements ouvriers, sur un fond général de défaite et de recul, il est plutôt malaisé pour Khrouchtchev de se servir comme monnaie d'échange de mouvements impétueux qu'il ne parvient pas à contrôler.

LES CHINOIS ET LA REVOLUTION PERMANENTE

Il nous reste à voir les « similitudes impressionnantes » entre Chinois et trotskystes, à voir en quoi Kardelj a raison ou non sur ce point. Disons qu'outre Kardelj, Reimann, le dirigeant du P.C. d'Allemagne occidentale, a aussi reproché aux Chinois de parler de « révolution interrompue » (permanente), c'est-à-dire de retrouver des idées trotskystes. Qu'en est-il ? La théorie de la révolution permanente, telle que Trotsky l'a exposée, comportait trois éléments étroitement unis : 1^o dans les pays arriérés, l'accomplissement des tâches bourgeoises-démocratiques ne pouvait plus être assuré par la bourgeoisie, le prolétariat devait prendre la direction de la révolution démocratique bourgeoise, la réaliser sous un régime de dictature du prolétariat et, ce faisant, il passerait directement à la solution des tâches socialistes ; 2^o sous la dictature du prolétariat, la marche au socialisme s'opérerait par des bouleversements dans tous les domaines de la vie sociale ; 3^o victorieuse nationalement, la révolution perdrait à se développer internationalement.

La révolution permanente fut condamnée par toutes les directions liées à Moscou, y compris par la direction du P.C. chinois qui, pendant plus de vingt ans, lutta en Chine pour une « nouvelle démocratie », dans laquelle le capitalisme serait « contrôlé ». Or qu'advint-il ?

Peu après leur arrivée au pouvoir, les dirigeants chinois laissèrent de côté leurs vieilles théories et, au contact des faits, ils reconnurent dans leur pouvoir la dictature du prolétariat construisant le socialisme. Cette construction, ils l'opèrent par une série de « bonds », et ils ont été ainsi amenés à parler de « révolu-